

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
75 cts \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

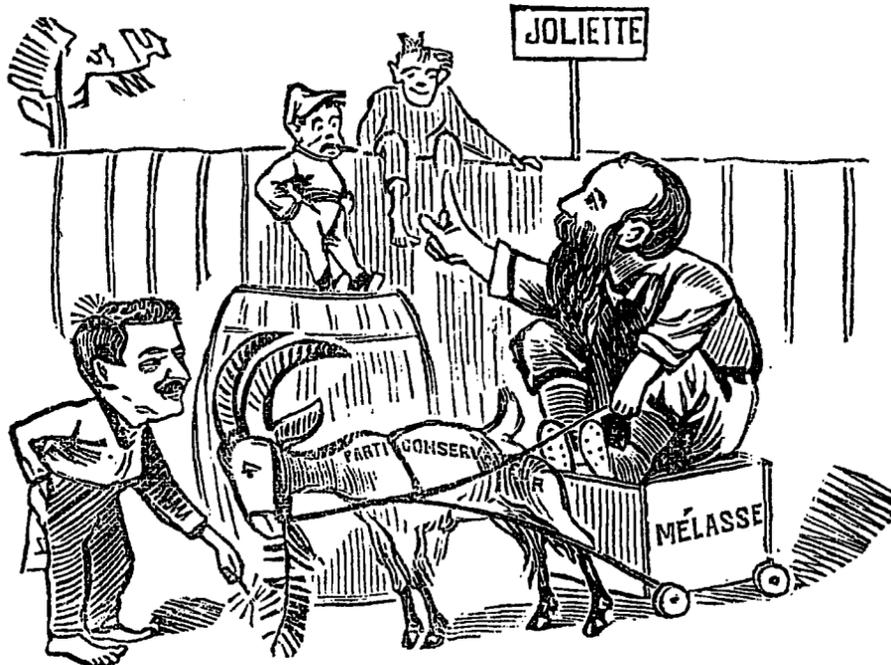
LE GRAND TONIC REMFORSANT-JOUR
ET LE MEILLEUR DEPRESSIF POUR TOUS LES FIEVRES, LA DÉBILITÉ, LES MARAIS, LE GRAND TONIC REMFORSANT-JOUR

FEUILLETON du CANARD

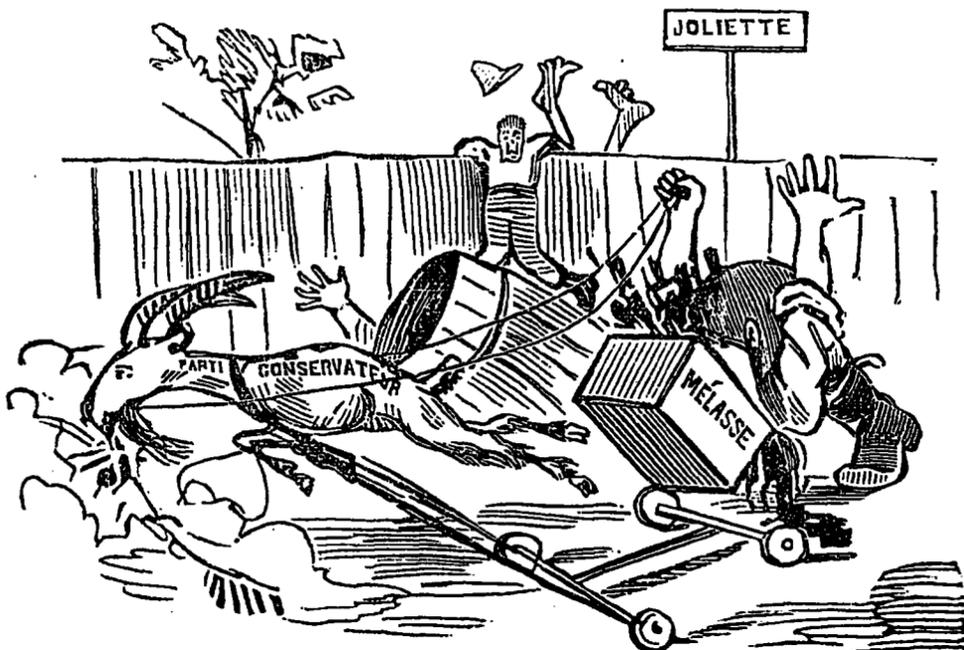
LE SIRE DE LUSTUPIN
Par ERNEST CAPENDU;

(Suite.)
—J'en ai donné l'ordre.
—C'est bien !
Lustupin parut réfléchir, et un profond silence régna dans cette salle absolument obscure.
—Combien avons-nous d'hommes dans les carrières? — demanda Lustupin.
—Trois cent dix! répondit Simon.
—Mais sans armes?
—Hélas! oui.
—Il faudrait armer ces hommes? — dit Lustupin avec impatience. Mais comment faire pour les armer?
Lustupin s'était arrêté, et il prêtait attentivement l'oreille. — Qu'est-ce donc? — dit Samson.
—Chut!
—Quoi...
—Rien! Ecoute!
Puis après un moment;
—Oui! j'entends marcher, reprit il c'est lui!
Il se leva en reculant violemment son siège.
—Lui! répéta-t-il.
Il posa sa main sur sa poitrine.
—Oh! fit-il. Que va me dire cet homme? Que va-t-il se passer entre nous?
Un miaulement aigu, prolongé, véritable miaulement de chat qui appelle sa compagne, retentit dans la rue.
—C'est lui! reprit Lustupin.
Et s'adressant à Simon:
—Va! dit-il. Descends au premier étage avant que la porte ne soit ouverte.
Simon quitta vivement le petit logement et descendit rapidement l'escalier.
Un second miaulement, plus aigu,

LA CAUSE ET L'EFFET



Discours de M. Taillon à Joliette. M. Mercier lui joue un tour pendant sa harangue.



Le résultat.

plus impatient que le premier, retentit dans la rue. La porte d'entrée s'ouvrit, et un bruit de pas monta jusqu'au palier du troisième étage, sur lequel attendait Sambuc, appuyé sur la large barre de bois formant rampe.
Deux hommes apparurent, éclairés par une lanterne que l'un d'eux venait d'allumer.
Ils montèrent...
Sambuc se recula, et faisant lentement quelques pas en arrière, il entra dans le petit logement.
—Oh! murmura-t-il. S'il est venu c'est qu'il veut parler!... Que va-t-il m'apprendre?
Les pas approchaient. Sambuc fronça les sourcils.
—Ets-ce un ami ou un ennemi qui vient-là? se demanda-t-il en changeant de ton.
Et portant la main sur la garde de son épée:
—Par le Dieu vivant! ajouta-t-il. Si c'est un ennemi, malheur à lui!
Le bruit des pas avait cessé. Ceux qui venaient de monter devaient être sur le palier.
Effectivement, ils étaient là tous deux, l'un tenant sa lanterne, l'autre regardant attentivement autour de lui. Ils paraissaient hésiter tous les deux en présence de cette obscurité profonde qui régnait.
Tout à coup cette obscurité se dissipa, et la lueur de cierges allumés resplendit dans la seconde pièce.
L'homme qui ne portait pas la lanterne fit signe à l'autre de demeurer sur le carré, puis il repoussa doucement la porte, il la ferma et il se dirigea vers la seconde pièce.
Sambuc était là, debout au milieu de la salle, les bras croisés sur la poitrine.
L'homme entra et il s'arrêta, contemplant à son tour celui qui le contemplait. Cet échange de regards, d'examen pour ainsi dire, dura quelques secondes qui parurent de longs siècles.
Enfin Sambuc décroisa ses bras.
Céranon! dit-il.
—Sambuc! répondit le nouveau venu.
Tous deux se regardèrent encore. Un nouveau silence régna.
Sambuc fit deux pas en avant.
—Est-ce un ami qui vient à moi? demanda-t-il.
—Oui! répartit Céranon.
—Je le souhaite!
Et Sambuc tendit toute ouverte sa large main, dans laquelle Céranon plaça la sienne.
XLI
LES DEUX AMIS.
Les deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre.
Il y eut un silence assez long.

Ni Céranon ni Sambuc ne paraissent embarrassés de ce silence.
Tous deux étaient évidemment sous l'empire d'une préoccupation à laquelle la crainte était absolument étrangère.

Ces hommes, qui s'étaient traités en ennemis durant de si longues années, qui ignoraient à présent comment ils devaient se traiter, ces hommes avaient fort bien que, pour l'instant précis de leur rencontre, ils n'avaient rien à redouter l'un de l'autre, mais c'était moins le présent que l'avenir qui les faisait songer.

Martin Sambuc releva la tête.
Céranon était immobile : il attendait.

Le Bayle parut avoir pris soudainement un parti décisif :

— Monsieur le baron, dit-il, je crois qu'entre gens comme nous la franchise brutale est le meilleur moyen à adopter.

Céranon s'inclina :
— C'est mon avis, dit-il.
Martin Sambuc le regarda fixement.

— Donc, reprit-il, je vais être franc !
— Je vous écoute.

— Mais franc comme on ne saurait l'être plus.

— Parlez !

— Je ne vous demande pas l'engagement d'une même et égale franchise.

— Ah !

— Vous serez libre de me répondre.

— Je le pense, je l'espère !

— Comme il vous conviendra.

— J'en suis sûr.

— Donc, je commence !

— Commencez !

Martin Sambuc fit entendre un soupir profond ; puis secouant doucement et tristement la tête, il reprit après un silence :

— Monsieur de Céranon, vous souvient-il de l'année de grâce quatorze cent quatre-vingt-six ?

— Oui.

— Et du mariage de Sabine Demandois avec le Beau-Muguet ?

— Parfaitement.

— Et de la mort de Sabine ?

— J'ai assisté à son enterrement.

— Vous vous souvenez de tout ?

— De tout !

— Sans avoir rien oublié ?

— Rien absolument. D'ailleurs si j'avais oublié, votre récit, fait au château d'Auriac à Barcelonnette, le jour du mariage de mademoiselle Isabelle d'Auriac avec le comte de Saint-Allos, m'aurait remis sur la voie.

— Il y a longtemps de cela !

— Qu'importe !

— Le récit est présent à votre mémoire ?

— Comment si vous l'acheviez.

— Vous vous rappelez alors où j'en suis resté.

— Parfaitement.

— Dites-le moi.

Céranon réfléchit un moment :

— Vous en êtes resté, dit-il, au moment où Loys Demandois tombait dans la fosse creusée pour sa fille, à l'heure où chacun crut à une résurrection !

— Oui.

— Ce fut alors que je lus la lettre de monseigneur Des Allemands-Laval qui expliquait tout.

— Oui.

Le Bayle reprit.

— Sabine avait été enlevée par celui qui, l'aimait et étant aimé d'elle, avait eu recours à un subterfuge pour l'arracher aux bras d'un infâme.

Céranon regarda Martin Sambuc :

— Celui-là, dit-il, c'était !

— Moi ! dit le Bayle.

— Et l'infâme ?

— Le comte de Saint-Allos.

Et celui qui avait donné le narcotique !

— Un savant !

— Adrian Jaoul ?

— Oui.

Céranon secoua la tête :

— Que pourrais-tu m'expliquer encore ? dit-il, je sais tout le reste.

Longtemps, tu as ignoré que le comte de Saint-Allos était le Beau-Muguet, que tu n'avais jamais vu.

En me rencontrant quelques années ensuite tu crus que le Beau-Muguet c'était moi.

— Je l'avoue.

— Le fils de M. d'Auriac, mieux informé que toi, sut, lui, que le véritable époux de Sabine avait été Saint-Allos.

— Raoul apprit cela le jour même



Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 10 Octobre 1885.

UN CAPITALISTE

Debout sur le trottoir, juste devant la porte d'un liquoriste, au coin de la place Cléry, Le cuirassier Briffaut qu'un artillerie escorte, Interpelle un lignard à peine dégauchi.

— Subséquentement et vu la chaleur, je suppose, l'Fantassin, qu'il fait soif et que l'on boirait bien !
— Pour lors, j'eusse été fier de t'offrir quelque chose ;
— Mais j'ai beau me fouiller dans tous les sens... plus [rien !]

A ces mots, le petit soldat, rouge de honte, — Sans voir que ces malins le raillent en dessous — Dans son porte-monnaie entr'ouvert cherche compte, Recompte, et dit : "Hélas ! je n'ai que vingt-cinq sous !"

Vingt-cinq sous ! quel richard ! c'est un capitaliste ! Vite on entre et l'on boit deux litres, nom d'un uom !... Car nos troupiers — suivant un profond moraliste — En guerre comme en paix prennent plus d'un caupon !

Les odeurs de Montreal

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAN, (seul, assis devant une petite table de fer richement servie.) — Fernande est en retard. Elle hésite sans doute... Cela se comprend... un premier rendez-vous... Voyons, ou plutôt sentons quelle heure il est exactement. (Gontran se lève, la tête tournée dans la direction du port, et flaire à plusieurs reprises l'air qui commence à s'imprégner de parfums doux.) Je ne me trompe pas ; d'après l'intensité de l'odeur, il est cinq heures et demie. Déjà ! Comme le temps passe ! (On entend un coup de sonnette, Gontran se lève précipitamment.)

SCÈNE II

GONTRAN, FERNANDE,

GONTRAN, enlaçant de ses deux bras la jeune femme toute tremblante. — Vous ! enfin !... chère adorée ! Comme elle tremble ! (Il l'embrasse avec frénésie.)

FERNANDE. — Oh ! quelle imprudence ! (Un baiser.) Si mon mari... (Un second baiser.) Qu'allez-vous penser... (Un troisième baiser.)

(Fernande, entraînée par Gontran, se trouve sur le balcon.)

GONTRAN. — Oh ! parlez, cher ange, que j'entende votre voix divine...

FERNANDE, respirant fortement. — Dieu ! que ça pue chez vous !

GONTRAN. — Vous trouvez ?

FERNANDE. — C'est une infection.

GONTRAN. — Qu'importe ! Je vous vois, je vous aime, vous m'aimez... (A part.) L'infection redouble : il est six heures. Comme le temps passe !

(Les deux amoureux sont à table.)

GONTRAN, offrant une tranche de melon à Fernande. — Je vous le recommande. Il est excellent.

FERNANDE, après avoir goûté le melon. — C'est vrai, délicieux... Est-ce lui qui sent comme ça ?

GONTRAN. — Ainsi vous avez foulé aux pieds les derniers scrupules. Vous avez été touchée de mon amour... Tout de même, cette puanteur est insupportable.

FERNANDE. — Oui, Gontran, je vous aime... Rien, désormais, ne saurait nous séparer... Mais êtes-vous bien sûr, qu'il n'y a pas un rat mort dans un coin de cette chambre.

GONTRAN. — Oui, j'ai déjà cherché partout.

FERNANDE, se levant. — Je n'y tiens plus. Rentrons, vous me chanterez quelque chose au piano.

SCÈNE III

Les mêmes.

GONTRAN, parcourant une partition ouverte sur le piano.

C'est ici le pays des roses !

FERNANDE (appuyée sur l'épaule de Gontran, en riant.) On ne s'en douterait pas.

GONTRAN (après avoir tourné plusieurs pages :

O fleurs qui parfumez la plaine,
Pour embaumer les airs ainsi
N'avez-vous pas pris son haleine ?
Ma maîtresse est venue ici !

FERNANDE (furieuse). — Ah ! ça, par exemple, c'est trop fort ! (Elle éclate en sanglots et va se jeter sur un divan, Gontran tombe à ses pieds. La toile aussi.)

L'EMPLOYÉ

Des abus ! Des abus ! Toujours des abus ! Non, on n'a pas idée des abus qu'il y a en ce pays... Ainsi, tenez moi, je suis employé, simple commis principal au ministère des Réjouissances Nationales... Voilà vingt-cinq ans... (dans cinq ans j'aurai ma retraite)... voilà vingt-cinq ans que je viens tous les jours à mon bureau... exactement... à neuf heures... du matin... je signe la feuille de présence... je travaille où je ne travaille pas... ça ne fait rien... rien, n'est-ce pas ?... je lis le journal... je déjeune... je me repose... A quatre heures, je m'en vais... exactement. Je ne ferais pas grâce d'une minute au gouvernement... A la fin du mois... je ne manque jamais d'aller toucher mes appointements... dont on me retient régulièrement un dixième sous prétexte de me servir une pension sur mes vieux jours... comme si j'étais sûr d'y atteindre jamais... à mes vieux jours... encore un abus... tenez... mais là-dessus passons... il y aurait trop à dire... Enfin... vous le voyez, je suis un bon employé, assidu... dévoué... Eh bien... mon sous-chef meurt... Vous croyez qu'on me donne sa place ?... Pas du tout... C'est un petit jeune homme blond et sec, qui l'obtient... et moi... je reste commis principal... à deux mille quatre... dont on me retient un dixième... toujours... Eh bien, non... je proteste... C'est une injustice odieuse... Et je crie... Il y a trop d'abus comme ça... il faut les déraciner... les abus !

Enfin... qu'est-ce qu'il a fait, ce petit jeune homme blond et sec, pour me passer sur le dos... quand voilà dix ans que je guignais la place de mon sous-chef ?... J'y avais tous les droits, vous le savez bien... Oui... qu'est-ce qu'il a fait... je vous le demande ?... Vous n'en savez rien... ni moi non plus... Et qu'est-ce qu'il fera quand il sera installé ?... Rien... c'est certain. C'est moi encore qui serai forcé de faire toute la besogne... Qu'est-ce que font les chefs... les sous-chefs... les directeurs... les administrateurs dans les administrations ?... Rien... vous le savez tous aussi bien que moi, qui est-ce qui travaille dans les ministères ?... l'employé le simple employé... le pauvre employé... C'est l'employé qui fait tout... ce sont les chefs qui en profitent... Est-ce que ce sont les généraux qui gagnent les batailles ?... Pas vrai... ce sont les soldats, mais ce sont les généraux qui en profitent... Encore un abus... Et qu'est-ce que l'employé dans un ministère ?... rien... Que devrait-il être ? tout... Des abus... trop d'abus !... Il faut des réformes et des réformes radicales ! ou le pays est perdu.

Des réformes !... J'avais préparé tout un travail sur ce sujet... "De la nécessité des réformes dans les administrations"... J'avais dressé tout un plan... tranché dans le vif des abus qui nous rongent... J'avais rédigé tout un cahier... gros comme ça... avec des tableaux synoptiques, des tableaux comparatifs... des tableaux analytiques... un tas de tableaux enfin !... J'avais mis là dedans toute mon expérience de vingt-cinq années... Je demandais une audience au ministre... Encore un abus, les audiences... Comme si on ne devrait pas pouvoir approcher les ministres comme on veut !... Enfin !... Je sollicite une audience... On me demande pourquoi... Pourquoi ?... Je le dis pourquoi... Le ministre, un petit qui a des favoris pour faire croire qu'il a été avocat... me renvoie à son chef de cabinet... un gros court... qui n'est pas distingué... du tout... Le chef de cabinet me reçoit... poliment... Ça je dois le reconnaître il me demande ce que je désire... Je lui réponds que je veux réformer des abus... "Des abus !... me dit-il... et quels abus ?..." — Comment quels abus ?... Mais les abus qui dévorent notre pays et le conduisent à sa ruine !... "Il ne comprend pas... Il est po !... ça, c'est vrai mais pas intelligent... Il me regarde dans le blanc des yeux... je lui montre mon travail... il recule épouvanté. Il ne pouvait pas croire qu'il y eût tant d'abus que ça ! Il met le doigt sur un petit bouton... Un valet de pied paraît !... Encore un abus, les valets de pied !... Il me remet un mot pour le secrétaire particulier... et prie le valet de pied de me conduire dans le cabinet de ce dernier, après s'être excusé... poliment, ça, je dois le reconnaître. Il n'avait pas le temps de m'écouter.

J'entre chez le secrétaire particulier... un petit jeune homme très bien mis... frisé... avec une raie... jusque dans le dos... et un monocle dans l'œil... Il me regarde en ricanant... après avoir lu le billet du chef de cabinet. Je lui montre mon infolio... il pouffe de rire... et il me renvoie au directeur général... — Le directeur général un homme grave et chauve, me reçoit... avec force politesses et me prie poliment de lui exposer ce que désire.

— "Il y a trop d'abus, monsieur le directeur général lui dis je, et je veux les réformer."

Il me regarde avec complaisance, tout en feuilletant mon mémoire... Il paraît satisfait... A certains endroits, il hochait de la tête... comme ça... ce qui voulait dire qu'il me comprenait... Cela m'encourageait, moi... Je parlais toujours... je cherchais à lui expliquer le but patriotique des réformes que je méditais... et il me regardait en souriant... d'un air qui signifiait que j'avais touché juste... et que je pouvais compter sur lui... Et je

où il apprit que sa sœur Isabelle allait épouser le comte.

"Il partit précipitamment pour Barcelonnette.

"Au moment où il allait arriver, il fut provoqué par un gentilhomme masqué.

"Il se battit...
"Il fut tué.

"Tu ne l'ignores pas ?
— J'ai assisté au duel.

— Et quand tu as reconnu dans le meurtrier Saint-Allos, alors l'époux d'Isabelle d'Auriac, tu n'as osé rien dire, et tu l'as laissé condamner et emprisonner, torturer même, sans dire ce que tu savais.

— J'aurais causé à madame Isabelle, ma noble maîtresse, le chagrin le plus violent, si j'eusse osé parler. Elle, la femme de l'assassin de son frère ! Et elle aimait le comte. Je me suis sacrifié.

— L'a-t-elle su ?
— Jamais.

— J'aurais pu le lui dire, mais je me suis tu.

— Vous avez bien fait.

— Maintenant, autre chose !
— Quoi ?

— Puisque nous en sommes aux explications claires et nettes sur le passé...
— Eh bien ?

— J'ai à demander un renseignement.

— Un renseignement ?
— Sérieux.

— Concernant ?
— L'histoire des parisés !

Martin Sambuc tressaillit violemment :

— Ah ! ah ! reprit Céranon, l'effet est toujours le même, il paraît.

— Cette affaire des parisés intéresse le salut de mon âme, dit Martin Sambuc.

— Ah ah !

— Je ne puis en parler !
— En vérité ?

— Sur ma foi de chrétien !
— Et si je te montrais un parisé ?

— Ne le faites pas !
— Pourquoi ?

— Je serais obligé de vous tuer !
— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'à Barcelonnette, jadis, vous m'en avez donné un et que cette fois devenant la seconde, il faudrait que je vous frappasse sans pitié sans miséricorde !

— Sinon ?
— Rien de ce que j'entreprendrais ne réussirait.

— Comment ! Tu crois...
— Au destin !

— Et c'est le destin qui veut cela ?
— Oui.

— Alors, n'en parions plus !
— Jamais !

— Jamais soit, mais si nous ne pouvons plus parler entre nous d'un genre de monnaie fort bien accueilli par tout le monde, parlons de Sabine...

— Sabine ! répéta le Bayle en frémissant.

— Oui.

— Parler d'elle !

— Pourquoi pas ? Qu'est-elle devenue ?

— Elle est morte !

— Quand ?

— Peu de jours après le mariage du comte de Saint-Allos.

— Ah ! ah !

— Oui, elle est morte !

— Dans tes bras ?

— Non, je ne l'ai pas vu mourir, j'étais en prison ; mais en sortant de prison, j'allai à l'endroit même où elle rendit le dernier soupir, et invoquant son ombre, je fis entre les mains du fantôme le serment de vengeance.

(A continuer.)

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Peoria Street, Rochester, N. Y.—24

COUACS

—Vous avez tort, mon cher, de vous moquer continuellement d'Anatole. Il ne goûte pas la plaisanterie!...
—Mais alors, s'il ne la goûte pas, comment peut-il la trouver mauvaise?

Un jeune et spirituel chirurgien venait de pratiquer sur la personne d'un fils d'Albion une opération à la suite de laquelle une hémorragie des plus violentes s'était déclarée.

Les élèves qui l'entouraient paraissaient effrayés de ce flot de sang.

—Ah! messieurs, leur dit le spirituel praticien, vous savez bien que les Anglais ont plus de vaisseaux que nous!

A Ceylon les caves sont placées si mal que la moindre tempête les enlève, aussi lorsqu'un homme a un baril de cidre pense-t-il toujours aux tempêtes; mais les tempêtes sont inconnues chez A. Nathan, le marchand de tabac en gros et détail, chez qui vous pouvez acheter à meilleur marché et meilleur que dans n'importe quelle autre maison de la ville. 71 rue St-Laurent et 1916 rue Notre-Dame. Portraits de Kiel distribués gratis.

Le comble de la concision sur l'enseignement d'un marchand de vins de Belleville:

V } ins

Imitation par un fabricant de parapluie de la Chapelle:

Para { sols } pluies

Au camp de Châlons, le capitaine Ramolot arrive au cantonnement de son escadron:

—Eh bien! lieutenant, l'eau est elle bonne pour les chevaux?

—Mon capitaine, ils ne s'en plaignent pas jusqu'à présent.

Dans une manœuvre d'infanterie, un furieux coup de vent décoiffe un jeune soldat.

—Mon képi! mon képi! s'écrie le pauvre diable en faisant mine de courir après la coiffure envolée.

Hélas! celle-ci s'en est allée s'accrocher à la plus haute branche d'un arbre.

—Tiens-toi en repos, déclare au conscript affolé un vieux sergent à trois *biniques*, et paye-moi la goutte à la prochaine pose. Je t'enseignerai le moyen de la décrocher, ton képi.

La pause est venue, la goutte a été payée. Le conscript demande:

—Eh bien! sergent, et le moyen de la décrocher, mon képi?

—Parbleu! le voici, mon garçon: c'est de t'adresser au colonel. On dit comme ça qu'il a le bras long.

Un homme bien curieux est arrivé récemment à Paris.

Qui donc? — Babik. — Qui ça Babik. — L'ancien ministre de la justice sous la Commune.

Lors de l'entrée des Versallais, Babik se réfugia à Genève. Il y gagna en peu de temps la position de souffleur au Grand-Théâtre. Babik a soufflé Judic.

Dans l'intervalle Babik a fondé une religion: La religion *fusionnienne*. On y reconnaît un Dieu sous trois aspects: la salle à manger, la chambre à coucher, l'atelier. En un mot: le Ventre, l'Amour et le Travail.

Babik a vingt-cinq disciples qui lui font un sou par jour pour les frais du culte. Cela lui suffit.

Tel est le prophète que Paris possède en ce moment.

Qu'on se le dise!

Dédié aux amoureux:
Il faut s'aimer... pour récolter.

Un aigre millionnaire reprochait à son neveu d'être toujours à court d'argent.

—Mais, mon oncle, vous ne me donnez pas de quoi vivre.

—Raison de plus. C'est surtout quand on n'a pas de quoi vivre qu'il faut savoir faire des économies.



Réception faite aux Montréalais dans les hôtels de New-York.

lui disais toujours... "Trop d'abus... monsieur le directeur général, trop d'abus... il n'en faut plus!"

Tout à coup, il se lève... Il y a deux heures qu'il m'écoutait... Il me tendit la main... tandis qu'il tenait l'autre appuyée sur mon manuscrit... Il me promit de s'occuper de mon affaire... il me dit qu'il verrait... qu'il examinerait... qu'il était avant tout un homme de progrès... que mon travail l'intéressait à tous les points de vue... et que je pouvais attendre les meilleurs résultats.

Ah! bien oui!... Depuis lors je n'ai plus entendu parler de mon travail... ni du directeur général... ni du secrétaire particulier... ni du chef de cabinet... ni du ministre... Le ministre?... mais j'y pense!... S'il allait s'emparer de mes idées et les appliquer sans plus se soucier de moi que si je ne les avait pas eues... s'il allait profiter pour sa plus grande gloire... de mes vingt-cinq années d'expérience!... Cela se voit tout les jours... Les ministres n'ont pas le temps d'avoir des idées, et alors ils prennent les idées des autres... Qu'est-ce, après tout, qu'un ministre?... Un homme qui donne des signatures... Et qu'est-ce qu'il fait, le ministre, en comparaison de moi?... Il va à la chambre... et il parle... Moi aussi je parle... tout le monde parle... dans la rue... chez soi... en mangeant... en dormant... Il y a même des gens qui parlent en dormant... ainsi!... Et il n'y a pas besoin d'être au Parlement pour cela... Quand je vous dis que la société est mal faite... et qu'il faut la refaire!... D'abord... les traitements... Pourquoi le ministre touche-t-il un gros traitement... et l'employé un petit traitement?... Moi je voudrais que les chiffres de tous les traitements fussent proportionnés au nombre d'enfants... J'en ai neuf!... Tant pis pour ceux qui n'en ont pas!... Ça leur apprendrait... C'est une idée neuve que j'ai consignée dans mon mémoire, et qui, j'en suis sûr, produira son effet. Il y a un tas d'idées neuves comme ça dans mon mémoire... des idées pratiques... C'est que je suis un homme de progrès... moi aussi, entendez-vous!... Du reste, le ministre le verra bien en lisant mon mémoire... Tout le monde le verra... le chef de cabinet... le secrétaire particulier... vous savez?... le petit frisé qui rit toujours, et le directeur général... Je suis sûr qu'ils seront renversés... Dam! n'a pas des idées qui vont... et j'en ai, moi, des idées... des tas d'idées! On verra... et quand on aura vu... eh bien... on me donnera de l'avancement... je l'espère... j'en mérite... de l'avancement... peut-être... et un ordre... l'ordre du Bain... (Il se frappe la poitrine.) Qu'est-ce que c'est que ça!... Mon élogé, sans doute... (Il l'ouvre et lit.) "Très cher... je t'envoie un fou du plus beau calibre: débarrasse-m'en et débarrasse-t'en en l'envoyant à la Longue Pointe." A la Longue Pointe! moi!... m'enfermer... comme un fou!... Quand je vous le disais!... Des abus!... des abus!... Des abus!... des abus!

(Il sort furieux)

COUACS.

En Amérique, dans un hôpital, un Yankee va voir un de ses amis, qui est malade.

—Eh bien! comment ça va-t-il?

—Mal, mon pauvre Tom bien mal. C'est au point que le médecin a dit que, si je me retournais sur le côté gauche, je mourrais aussitôt.

—Tu veux rire.

—C'est comme je te le dis.

—Ce n'est pas possible!

—Tu ne le crois pas! Je te parie cinq dollars!

—Je les tiens!

—Eh! bien, regarde.

Cela dit, le malade se retourne et meurt.

L'autre dépose les cinq dollars sur le bord du lit et s'en va.

Bébé a été privé de dessert, et il pleure depuis deux heures.

Au bout de ce temps, il croit devoir cesser.

—Eh bien, tu ne boudes plus? Tu as fini de pleurer? lui dit sa mère.

Bébé, avec rage:
—Je n'ai pas fini. Je me repose.

* * *

Les enfants terribles:
X... financier véreux, est en visite chez un compatriote très initié à ses antécédents.

Pendant qu'il attend dans le salon, le jeune Tomy, enfant de la maison, grimpe familièrement sur ses genoux et le questionne:

—Dis-moi, monsieur, papa dit que tu as fait des trous à la lune qui est si loin, si loin... Dis-moi comment tu as pu!...

* * *

Quatre chasseurs sur la frontière des Pyrénées entrent dans une auberge de piètre apparence et demandent à dîner.

On leur sert à manger et, durant tout le repas, ce ne sont que lazis sur le langage de ces pauvres montagnards qui parlent mal le français.

La note est demandée.

—C'est bien cher!
—Noun, moussiou, jé né parlé pas bien le français, mais je l'écriche, reprend l'aubergiste.

Un Lpctateur.

* * *

En correctionnelle:
—Prévenu, vous êtes accusé de vols nombreux, commis au préjudice de votre patron. Que faisiez-vous avant d'entrer dans cette maison de commerce? Quelle était votre profession?

—Homme de confiance! mon président.

* * *

Madame entre subitement dans la cuisine.

—Miséricorde! Joséphine, s'écrie-t-elle, vous ne vous apercevez donc pas que cela sent le brûlé? On ne vas pas pouvoir manger cette friture!

—Madame sait bien que je ne goûte jamais aux plats où l'on met de l'huile!

* * *

Une famille, au cimetière de la montagne, vient visiter la tombe d'un parent.

Au moment où elle se retire, un individu s'approche, et tendant sa casquette:
Mon bon monsieur, ma bonne dame, n'oubliez pas votre fossoyeur...

* * *

—Vous boitez?

—Ah! mon cher!

—Quoi donc?

—Des cors qui me font souffrir!...

—Vous en avez beaucoup?

—A chaque pied!

—Une fanfare!...

* * *

A la cour d'assises.

L'huissier, d'une voix nasillarde

—La séance est ouverte.

L'accusé furieux:

—D'un froid pareil!

* * *

Entre bohèmes:

—Comme tu es rouge! D'où sors-tu?

—Je viens de dîner au Windsor.

—Pas possible!

—Oui, et même je te promets de t'y mener un jour que tu auras de l'argent.

* * *

Au bas de l'escalier d'un restaurant:

—Et vous venez de déjeuner?

—Avec une douzaine d'autres...

—Treize à table, alors!

Entre domestiques:

—Ce qu'on a de peine à faire obéir les maîtres est quelque chose d'incroyable!

Nos domestiques.

Jean accourt très vite et tend une lettre à son maître sur un plateau.

—Voilà une lettre qu'on vient d'apporter pour monsieur. On est reparti tout de suite.

—Ah! on n'a pas dit s'il y avait une réponse?

—Non, monsieur... C'était le facteur.

L'augmentation des placements financiers montre la prospérité d'une nation. — La prospérité croissante du pays en dépit des faiseurs de panique, est démontrée par l'augmentation des versements de fonds à la caisse d'épargne, des Polices d'Assurance, et dans la clientèle toujours croissante des gens prudents et sensés, qui placent régulièrement chaque mois une petite somme pour l'achat d'un billet ou d'une fraction de billet pour le grand tirage mensuel de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, à la Nouvelle-Orléans, La.

Le prochain tirage où chacun peut gagner \$75,000 ou \$15,000 pour \$1, aura lieu mardi le 13 octobre à 12 précises. Pour toute information adressez-vous à M A Dauphin, Nouvelle-Orléans, La, et augmentez votre prospérité individuelle.

La petite ville de Baladèche (Côte-de-l'est) est en instance pour obtenir de l'autorité compétente l'autorisation de reconstruire son palais de justice.

«La salle de notre tribunal est tellement étroite, dit l'un des considérants du rapport, qu'il est de toute impossibilité à un avocat d'y développer entièrement ses conclusions!»

Le baron Rapineau ne confie à personne le soin d'approvisionner sa table de fromage.

Il entre chez son marchand habituel.

—Un demi-kilogramme de gruyère commandé-t-il, et vous savez, mon garçon, sans trous. La dernière fois que vous m'avez servi, il y avait au moins une demi-livre de trous.

A Trouville, à table d'hôte.

Un anglais. — Garçon, de la moutarde française.

Un Français. — Garçon, de la moutarde anglaise.

Les garçons. — Désolé, messieurs! nous n'avons que de la moutarde de Dijon!...

Au restaurant:

—Dites-moi, Baptiste, c'est bien du canard sauvage que je mange là?

—Oh! oui; monsieur, tellement sauvage qu'il a fallu le poursuivre un bon quart d'heure dans la basse-cour avant de l'attraper.

Un jeune viveur, qu'un oncle millionnaire et fumeur intrépide a subventionné pour un voyage en Italie, termine ainsi une lettre qu'il vient d'adresser au bonhomme:

«Le Vésuve fume sans discontinuer; je souhaite que la présente vous trouve de même.»

Mme Malvina Guibollard est en train de lire des relations de voyages.

—Comment les sauvages peuvent-ils faire, s'écrie-t-elle, pour savoir l'heure, eux qui n'ont ni montre ni horloge!...

—Mais c'est bien simple, ma chérie, répond Guibollard, ils comptent sur leurs doigts.

Dialogue entre une tante et son neveu.

—Mon ami, c'est décidé: je vais te laisser tout mon bien; mais à une condition: tu me feras une petite pension.

Le neveu, avec conviction:

—Oh! ma tante, aussi petite que tu voudras!...

LA PREMIERE BUCHE

Qui n'éprouve pas une sensation de plaisir et de bien être en voyant allumer le premier feu ?

Etes-vous triste, êtes-vous seul, avez-vous à rêver ? Il aide votre mélancolie et vos pensées s'échappent plus abondamment de votre cœur, lorsque vos yeux suivent le gracieux zigzag de la flamme et les dessins bizarres que forme le bois qui brûle.

Etes-vous gai ? Il chante joyeusement avec vous, entonnant le refrain qu'il vous plaît de chanter, en réchauffant vos idées tout autant que votre être. Le retour du feu est pour tous une joie qui renait.

La femme gracieuse et coquette, bien serrée dans sa robe qui moule sa taille, la tête nonchalamment appuyée sur la main, tandis que l'autre relève coquettement le bas de la jupe, n'est-elle pas satisfaite d'avoir l'occasion de découvrir un pied mignon fin et cambré, chaussé tout spécialement d'un bas de soie coquet et d'un soulier très décolleté qui repose gracieusement sur le cou-de-pied, afin d'en faire valoir la cambrure. Comme c'est joli, la première buche !

N'est-ce pas aussi un prétexte pour tenir un élégant écran qui, tout en protégeant le visage des ardeurs du feu, autorise la frileuse à écouter les chaudes paroles qui lui sont récitées. C'est agréable, la première buche ! Et l'orateur des salons, comme il aime le saison où le feu est nécessaire ! N'est-ce pas devant la cheminée où ptille un feu clair qu'il se place, s'appuyant mollement sur un coude, et mettant en valeur, dans cette pose, ses pectoraux, plus ou moins développés ? Dans le silence du cabinet et du foyer vide il a répété chez lui les péroraisons ou les bons mots qu'il veut mettre en évidence ; il a trouvé des gestes éloquentes, des phrases tour à tour mordantes, pénétrantes et douces ; mais il faut la buche dans l'âtre pour éclairer et donner l'éclat à son débit. Bénie soit la première buche !

Le directeur du théâtre qui, depuis le 1er septembre, consue le thermomètre n'est-il pas joyeux de constater qu'enfin il baisse rapidement ?

Il arrive à la répétition. Les actrices ont gardé leurs manteaux et se sont enveloppées de dentelles. Afin de bien s'assurer que son désir est devenu une réalité, il leur dit : " Il fait donc froid que vous vous emmitoufliez ainsi ? " Sur la réponse affirmative il appelle le garçon de théâtre : " Gustave, allumez donc du feu dans mon cabinet. Une bonne buche, hein, comme pour chauffer un four ! "

Le boulanger, le pâtisseries, qui, tout l'été ont transpiré en bourrant le four et la rôtissoire de bûches monumentales, ne sont pas fâchés de voir que le froid oblige les autres à se chauffer. Ils y viennent donc, à la buche !

Le charbonnier, tout en sciant régulierement son bois pour en faire de belles bûches, sourit sous le charbon dont il est barbouillé. Il s'arrête, se frotte les mains, crache quelquefois un peu dessus et dit : " Oha pique déjà. On dit qu'il fera froid cet hiver. Bon temps pour la buche ! "

Le pauvre, qui grelotte déjà presque autant de crainte d'un rude hiver que du froid actuel, devient soucieux et pense à ses enfants : " Comment les réchaufferai-je ? " Enfin, il ne faut pas perdre courage ; s'il fait bien froid on aura peut-être un peu plus pitié de moi. Ceux qui brûlent de grosses bûches me donneront des morceaux de bois. Oh ! l'aumône de la buche !

Le chien lui-même n'est-il pas satisfait lorsqu'il voit allumer la première buche ? Il suit d'un œil tranquille toute la préparation du feu ; puis, aussitôt que l'allumette est mise et que les premières lueurs paraissent, il approche, choisit la meilleure place s'installe et pose ses deux pattes sur le foyer, quand il ne s'allonge pas tout de son long et dans un grognement de béatitude murmure : — Ah ! la bonne buche.

Une réclame mirabolante lue par un de nos amis en France à la foire d'Elbeuf, sur une boutique : MADEMOISELLE PAMINTA, LA SEULE DES VENUS MOORENES QUI SE MONTRE EN QUARANTE NEUF MORCEAUX.

GRAPILLAGES

Un mari, à son lit de mort, fait ses adieux à sa femme éplorée qui va devenir veuve. Tout à coup, par une étrange fantaisie, le moribond prend la main de sa compagne et lui dit :

— Mon ange, au moment de te quitter pour toujours, dis-moi si tu m'a toujours été fidèle ? Ne crains rien... Je vais mourir... je n'aurai pas le temps de te faire des reproches.

— Non, mon ami, répondit la femme, ne parlons pas de cela... A quoi bon te faire de la peine ?

MÉOLOGISME BRUXELLOIS

Un des collaborateurs du Gil Blas a lu, en plein boulevard Anspach, à Bruxelles, l'enseigne qui suit :

Parapluiterie internationale

Monsieur mange une dinde. Il vient de la découper et trouve subitement dans l'estomac, un chignon, un énorme chignon.

— Oh ! oh ! Joséphine, qu'est-ce que c'est que ça ? Joséphine contempe l'horrible objet avec sang froid :

Monsieur ne sait peut-être pas que ces bêtes-là mangent de tout !

— Vous êtes usurier, monsieur Mardochée ?

— Ça dépend des moments, monsieur le comte. Le jour de l'emprunt, je suis " un sauveur, une Providence ! " Ce n'est que le jour du paiement que je deviens " un usurier ! "

Certains journaux parlent de Holland, l'homme du Texas, qui a tué Davis, disent que c'est un individu qui prendrait ses jambes à la vue d'un enfant d'école muni d'un bâton. Holland se montrerait très sage en se sauvant, car n'importe qui en ferait autant, un jeune garçon et un bâton formant une combinaison très-dangereuse.

Sages sont aussi ceux qui ont dans leur maison le Sirop Botanique de Tucker pour la consommation et la toux ; Arrapaho ou Beaume des Montagnes Vertes pour maladies internes est externes ; poudres Indiennes de Tucker pour les vers, et les Emplâtres de la Montagne Verte pour les douleurs Rhumatismales.

En vente chez les principaux pharmaciens et épiciers Dépôt principal chez Ges Tucker No 86, rue St-Laurent. Defiez-vous des contre-façons,

Au bal d'enfants : Mme D... montre à son fils, qui a huit ans une petite fille qui en a sept et demi, en lui disant de l'inviter à danser.

— Oh ! répond le jeune homme d'un ton ineffable, elle est bien jeune !

Cour d'assises. L'avocat de la Couronne s'adresse au criminel.

— Non content d'assassiner cette malheureuse femme, vous lui avez volé sa mentore.

L'inculpé ne bronche pas. — Cette montre, continue le magistrat, vous n'avez pas hésité à la porter au mont-de-piété !

Murmures dans l'assistance. L'inculpé pâlit.

— Et cette reconnaissance elle-même, qu'en avez-vous fait ? Vous l'avez vendue !

L'inculpé s'évanouit. Exclamation d'horreur parmi les spectateurs.

Un vieux professeur de musique, élitaire et demeurant au cinquième d'un hôtel meublé, lisait l'inscription apposée sur la maison d'un compositeur célèbre.

— Je voudrais savoir, dit-il à son ami, ce qu'on mettra sur ma maison quand je serai mort !

— Chambre meublée à louer, répondit son ami en riant.

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dycaeu suspensions électriques attachés pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pléines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

Un petit bâtiment assez chargé s'était vu assailli par une horrible tempête. Les passagers affolés s'étaient précipités sur les embarcations, qu'on leur avait livrées. L'équipage était resté à bord.

L'équipage avait été sauvé avec le bâtiment ; quant aux passagers, on n'a pas encore de leurs nouvelles.

— C'est égal, disait quelqu'un en félicitant l'un des matelots, c'est beau ce que vous avez fait là ! songer avant tout au salut de ces malheureux, et vous, rester à votre poste !

— Oh ! fait modestement le marin, une fois débarrassé de la cargaison, le bâtiment était bien plus maniable !

Chez le concierge :

— Deux mille francs, un rez de chaussée !... Et vous n'avez rien au-dessous ?

— Mais si... la cave.

Où faut-il prendre ses viandes ?

C'est à l'étal ou plutôt au marché universel de Charles Meunier, coin de la rue Craig et de la Côte St-Lambert. Là vous trouverez les plus belles viandes inspectées d'Ontario, gibier, charcuterie, légumes, viandes salées et fumées, en un mot tout ce qui peut être nécessaire dans une cuisine bourgeoise. Pas besoin d'aller aux grands marchés, on trouve tout chez Meunier, les prix sont très modérés. Effets livrés à domicile sans charge extra. — 1-4 i

Gascons et Marseillais.

Ils sont p neurs qui discutent sur la longévité.

— Moi, j'ai un oncle qui est mort à cent quinze ans !

— Peuh ! mon grand-père est mort à cent quinze ans !

— Oh ! la la ? mon oncle paternel n'a dépassé qu'à cent quarante-cinq ans !

Un des Marseillais, véritablement humilié :

— Eh bien, moi, messieurs, dans ma famille... personne n'est encore mort.

Fantaisies télégraphiques. — Un constructeur de l'un des ports du Finistère a reçu l'autre jour, si nous en croyons un de nos confrères, cette étonnante dépêche télégraphique.

" Envoyez immédiatement dix hommes invalides, appareillés au gratin, pour relever trois mâts échoués sur vases de nuit, anses brisées.

" Capitaine COLIQUE, Relâché baie de X... (par force majeure.) "

Après maintes explications, on a fini par comprendre qu'il s'agissait d'un capitaine Gallie, dont le navire avait échoué la nuit précédente sur un banc de vase, ou face d'une anse appelée Bloiz, et qui réclamait le secours d'une dizaine d'hommes valides (et non invalides) avec appareils et grelins (trouils, cordages, etc.)

Le capitaine avait mal écrit son télégramme et l'employé l'avait transmis à peu près.

On sait que le défunt général Grant avait peu de sympathie, pour la musique un de ses amis lui attribue la réponse suivante :

— O général ! lui dit un soir une artiste qui avait alors de grands succès en Amérique, il faut que je vous chante quelque chose !

— Puisqu'il le faut... fit-il avec résignation.

— Et que vais-je vous chanter ?

— Quelque chose de court.

Au camp de Laprairie. Un cavalier est désarçonné par son cheval, qui prend la clef des champs. Pendant qu'il cherche à se relever, son colonel passe :

— Quel drôle de figure tu fais là !

— Hélas ! répond l'autre pitoyablement, c'est celle d'un cavalier seul !

A la Cour de Police :

— Prévenu, voici trois fois, depuis un an que vous vous asseyez sur ces banes...

— Que voulez-vous, votre Honneur, ou bien " je travaille " ou bien " j' n' travaille pas. " Quand j' travaille on m'arrête pour vol ; quand j' n' travaille pas, on m'arrête pour vagabondage. Ça me dégoûte à la fin !

Compagnie de Navigation de Longueuil



Elm-Wood Grove [LONGUE-POINTE]

A partir de LUNDI, 21 septembre courant, le MONTAUVILLE cessera ses voyages durant la semaine et continuera le dimanche comme par le passé.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.

MARCHE BONSECOURS No 1

Toutes sortes de POISSONS frais et salés.

Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTES, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis. Montréal, 23 mai 1884.—34

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infallible. Il agit sur le système nerveux, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

" Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants " est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

PRIX CAPITAL \$75,000 Tickets 25 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.



Commissionaires.

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire, prenant ses privilèges dérivant partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D. 1870.

La seule loterie votée et autorisée par le peuple d'un Etat.

Ne fait jamais de déduction et ne retourne jamais les grands tirages simples ou Heu mensuellement.

OCCASION SPÉCIFIQUE DE GAGNER UNE FORTUNE. DIXIEME GRAND TIRAGE CLASSE K, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, LE 12 OCTOBRE 1885, 155ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$75,000

100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquièmes en proportion.

Table with 3 columns: Ticket number, Price, Total value. Includes rows for 1st Prize (\$75,000), 2nd Prize (\$10,000), etc.

1887 prix s'élevant à... \$265,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

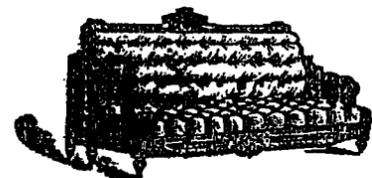
MANDAT DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (Toutes sommes au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressées

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La. ou à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St, Washington D. C.

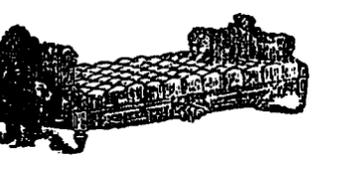
Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

- NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La. LOUISIANA NATIONAL BANK, New-Orléans, La. STATE NATIONAL BANK, New-Orléans, La. GERMANIA NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

NOUVELLE INTERRESSANTE AUX MENAGERES. INVENTION UTILE. HOVER SOFA-LIT BREVETE.



Breveté en France, Angleterre, Etats-Unis et Canada. Un Lit Parfait. Un Sofa Elegant



Comme Sofa. Comme Lit.

N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutés qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit.

Tous déclarent l'invention admirable. Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant 2 matelas en crin, avec un matelas de 48 à 60 ressorts.

Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir, solide, élégant et moelleux. LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.

LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble on possède un salon ou une chambre à coucher. LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de démanteler les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.

Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses. S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.